

UN VILLAGE FRANÇAIS AU CŒUR DE L'AMAZONIE (2/5)

Après trois jours de pirogue sur l'Oyapock, l'équipe du professeur Andreumont pose ses valises à Trois-Sauts, village amérindien protégé, pour étudier la résistance aux antibiotiques. Récit d'un périple extraordinaire

Six scientifiques à la rencontre des Indiens wayampis

DE SAINT-GEORGES À TROIS-SAUTS (Guyane)
De notre envoyée spéciale

Nulle route ne mène à Trois-Sauts. Pas même une de ces pistes boueuses qui strient par endroits l'épaisse forêt guyanaise. Pour rejoindre ce village du bout du monde, il n'y a que le fleuve, l'Oyapock, qui déroule sa nonchalance sur plusieurs centaines de kilomètres et surprend, au détour d'une courbe, par ses dangereux «sauts» qui ont donné leur nom au village. On embarque à Saint-Georges, une petite bourgade faisant face au Brésil, à deux heures de route de Cayenne. Commence alors un périple de plusieurs jours, deux au mieux lorsque les eaux sont hautes, quatre lorsque affluent de surnois rochers, que seuls les piroguiers expérimentés connaissent suffisamment pour s'engager sans encombre dans les puissants rapides.

En juin dernier, une équipe de scientifiques français chargée d'une mission de recherche sur la résistance aux antibiotiques (*lire La Croix d'hier*) s'est préparée à ce voyage. Un voyage rarement entrepris: pour se rendre à Trois-Sauts, il faut en effet obtenir une autorisation préfectorale, car ce village amérindien se situe dans une zone protégée de Guyane qui n'est pas ouverte au tourisme. C'est d'ailleurs en raison de cet isolement – et donc de la moindre exposition de ses habitants aux antibiotiques – que le professeur Antoine Andreumont, microbiologiste à la faculté de médecine de Paris-Diderot, a choisi d'y recueillir des données.

À 6 heures du matin, le 16 juin, toute l'équipe (deux médecins, une microbiologiste, un biologiste, une épidémiologiste et un logisticien) est sur le pont, prête à quitter Cayenne. Dans le véhicule qui doit les conduire à Saint-Georges, il y a de quoi vivre dix jours dans un village où les Amérindiens de l'ethnie wayampie vivent encore selon un mode de vie traditionnel de chasse, de pêche et de la culture d'abattis (potagers), sans installation d'eau ni d'électricité. Compte tenu de la contamination au mercure du fleuve et de la chaîne alimentaire par plus d'un siècle d'orpaillage, le logisticien Gilles Peroz a acheté conserves, biscuits, lait en poudre, féculents et fruits, auxquels s'ajoutent le réchaud, le gaz et la vaisselle; on trouve aussi dans le chargement des pompes manuelles pour filtrer l'eau et un solide hamac pour chacun, sans parler bien sûr du matériel médical de la mission, stérile et prévu pour conserver les prélèvements à température ambiante. Enfin, et c'est peut-être la denrée la plus précieuse, deux fûts d'essence de 200 litres: sans essence, le fleuve deviendrait une prison d'eau et de végétation sur laquelle nul ne s'aventurerait.

À Saint-Georges, une première pirogue mène la troupe jusqu'à «Saut-Maripa», le premier et le plus terrible des sauts du fleuve, impossible à franchir avec un tel chargement. Un à un, les sacs, touques, fûts sont déchargés puis replacés sur une seconde pirogue, celle qui, lestée d'une tonne (le poids des hommes et du matériel), va avaler le fleuve kilomètre après kilomètre. Sous une pluie dense et drue, la frêle embarcation remonte l'Oyapock sur ses bords pour limiter les effets du courant. Le moteur ne suffit pas à couvrir le chant des oiseaux: aras multicolores, perchés à la cime des arbres, toucans dans leur envol saccadé, martins-pêcheurs qui viennent furtivement caresser l'eau. Il faut, en revanche, l'œil averti du piroguier pour repérer d'autres espèces dans cette forêt touffue qui, au premier abord, n'offre qu'un rideau émeraude et immobile. Une carapace de tortue affleure, un anaconda glisse silencieusement sur la berge, deux gros rongeurs se dressent, comme interloqués par le passage de cette drôle d'équipée... Il faut dire que le nombre de pirogues rencontrées se compte sur les doigts d'une main jusqu'à la ville de Camopi, qui marque la limite



L'équipe de scientifiques en pirogue sur l'Oyapock. Les embarcations rencontrées lors du périple se comptent sur les doigts d'une main.



REPÈRES

Une véritable enclave

► **Trois-Sauts n'est accessible qu'en pirogue ou en hélicoptère.** Pour s'y rendre de Cayenne, il faut prendre la route, qui a récemment été prolongée jusqu'à Saint-Georges-de-l'Oyapock, à environ 200 kilomètres. Puis embarquer à bord d'une pirogue jusqu'à Saut-Maripa: 2 km de tourbillons, 15 mètres de dénivelé... Très dangereux, il faut le contourner à pied, avant de monter sur une seconde pirogue jusqu'à Camopi, à mi-chemin. On s'y arrête en général pour la nuit avant de rejoindre le village de Trois-Sauts.

de la zone protégée. Au-delà, on n'en rencontre pas plus de deux jusqu'à Trois-Sauts.

Après trois jours de navigation et deux bivouacs en pleine forêt, un toit se dessine dans le décor, puis un deuxième et un troisième... Des hommes en kalimbé orange et des femmes aux seins nus que têtent des enfants s'approchent de la rive pour saluer les visiteurs et scruter la cargaison. L'arrivée d'une pirogue est toujours un événement: nombreux sont ceux à avoir passé commande! Du sel, du sucre, de l'essence, des cartouches de fusils et de cigarettes, de l'alcool aussi. Un attroupement se forme rapidement autour du piroguier dont les affaires vont bon train depuis que les habitants de Trois-Sauts touchent le RMI. «Ici, c'est encore une économie de subsistance, les Amérindiens vivent de la forêt. Les minima sociaux et les allocations familiales sont donc une manne financière qui permet d'accéder à des produits de consommation», explique Sandrine Jund, une institutrice d'origine alsacienne qui vit depuis dix ans à Trois-Sauts.

À quelques pas de cette effervescence, l'équipe scientifique, elle, prend possession de son carbet, une case en bois sur pilotis. Il faut tout installer avant le soir et garder à portée de main la précieuse lampe frontale sans laquelle l'opacité des nuits indiennes devient vite menaçante. Le travail ne commence que le lendemain, jeudi 19 juin. Au petit matin, les chercheurs se préparent à l'étape la plus délicate: faire venir au poste de santé les 165 personnes qui ont accepté d'être prélevées, ce qui permettra, de retour à Paris, l'analyse des bactéries et de la manière dont elles deviennent résistantes aux antibiotiques. Une liste est affichée. Raymond, élu municipal vêtu du kalimbé, est sollicité pour prévenir la population. Les deux médecins du groupe, le professeur Andreumont et Félix Djossou, chef de service des maladies infectieuses et tropicales de l'hôpital de Cayenne, le rejoignent dans son carbet à l'heure du petit-déjeuner. Au menu, singe bouilli et calebasse de rhum, que les médecins déclinent gentiment... Puis les voilà partis à la rencontre des familles du village, de maison en maison. Pendant ce temps, le

biologiste François Catzeflis et le logisticien Gilles Peroz se sont déjà enfoncés dans l'épaisse forêt guyanaise à la recherche de rongeurs sur lesquels seront également effectuées des analyses.

Au poste de santé, on se presse aux fenêtres: les volontaires – des adultes uniquement – arrivent par petites grappes. Des femmes, toutes habillées d'un pagne coloré noué autour de la taille, et des hommes, tantôt en kalimbé, tantôt en tee-shirt bariolé. Le médecin leur glisse un écouvillon dans le nez durant quelques secondes. Rires de l'assemblée, surtout quand Raymond, l'élu municipal, se met à faire le pitre. Puis monte un silence respectueux. Le chef du village, le «capitaine», vient d'apparaître sur le seuil du dispensaire. À petits pas lents, le vieil homme aux cheveux longs, dont un petit peigne dépasse du kalimbé, entre et salue du regard l'équipe médicale. Il dessine un petit trait maladroit en guise de signature sur le document détaillant les conditions de l'étude. Comme beaucoup d'autres, il ne saura pas le déchiffrer: à Trois-Sauts, où l'école date de 1971, les plus âgés ne savent ni lire, ni écrire.

À la fin de la journée, une soixantaine de personnes sont déjà venues au poste de santé. Idem le lendemain. De son côté, le biologiste François Catzeflis fait chaque matin le tour de ses pièges où il trouve parfois une souris arboricole ou un gros opossum. Il en relâche certains mais garde la plupart comme spécimens, qu'il conserve dans l'éthanol. Les journées sont vite passées et, à la nuit tombée, à l'heure où les Indiennes vont se laver au fleuve, toute l'équipe se retrouve à dîner devant un cassoulet ou des spaghettis sauce tomate, à la lumière des bougies. La conversation revient souvent au même sujet: Faut-il préserver la société amérindienne, laisser faire ou accompagner l'ouverture à l'Occident? Le médecin parisien et le biologiste de Montpellier ne sont pas toujours d'accord. Et au moment de s'endormir, au son du crapaud-buffle, tout le monde s'interroge encore.

MARINE LAMOUREUX

DEMAIN: Le quotidien des Wayampis.